

Philippe Madec

# **A propos du Régionalisme**

*A Luigi SNOZZI*

A la fin de mes études, je ne savais pas ce qu'était l'architecture. Vous ne le savez pas, Luigi, mais vous m'avez beaucoup aidé à trouver une réponse, et je ne m'y attendais pas. A la fin de mes études, je me demandais si l'on m'avait appris l'architecture ou bien si l'on m'avait appris à faire des bâtiments beaux et architecturés ? Pour supprimer ce doute, j'ai fait un détour de 7 années, après mes études. J'ai d'abord cherché dans le champ de l'histoire comme on le faisait à l'époque — c'est-à-dire au début des années 80 —, et comme certains continuent à le faire aujourd'hui. Mais pour un concepteur — je ne parle pas ici des historiens, critiques ou commentateurs dont c'est la tâche — non pour un concepteur, je crois que chercher un fondement dans la production historique est une erreur : une référence ne peut en aucun cas être un fondement ni un principe.

La chance a voulu que dans cette erreur d'aiguillage, dans ce parcours historique, je rencontre la figure de Etienne-Louis Boullée. Lui qui justement invente le projet théorique moderne et pose clairement, après Alberti, le problème de la pensée de l'architecture, et même de son autonomie.

Parallèlement alors que je menais une recherche sur les relations ambiguës de la théorie, de la pratique et de la pédagogie de l'architecture au cours du Modernisme (il n'y a pas eu de pédagogie auparavant), j'ai été conforté par le voisinage fécond de Kenneth Frampton, et vous commencez à comprendre par quelle voie j'ai découvert votre travail. Invité par Frampton pour mener à bien cette recherche à Columbia, j'ai habité chaque jour pendant une année la bibliothèque AVERY et suivi en auditeur libre son séminaire, découvrant d'un seul coup l'existence d'une tentative conceptuelle moderne forte d'œuvres enracinées.

Alors et à la fois, je cherchais à comprendre pourquoi la théorie était condamnée, et aussi par quelles voies l'architecture pouvait retrouver du sens, ce que les expériences néo-modernes et post-modernes peinaient à produire.

Cette année-là fut décisive. Votre travail, comme celui de Tita Carloni, de Pikionis, de d'Utzon, d'Ungers, de Konstandinis, d'Aymonino, d'Ando, d'Antonokakis, de Siza et des autres, du premier James Stirling fut une

révélation. On pouvait donc être contemporains, héritant des modernes mais sans rejet de l'histoire, de la culture, des lieux, de la matière, de l'usage, des sensations, ...

Pour avancer plus encore, il me fallait résoudre une contradiction : pourquoi est-ce que je sentais le besoin de la théorie alors que mes pères venaient de la condamner, au nom de l'échec de la théorie moderniste ?

C'est là qu'un détour par la pure théorie est nécessaire. Dans tout travail de réflexion, il y a une tension vers l'universalité — j'aime à penser qu'il s'agit d'une tension vers l'humanité. Chez les Modernes comme chez les Classiques, une confusion a régné entre l'universalité et l'unité. Elle était déjà présente à l'origine de l'antique utopie — celle de la cité idéale et de l'homme idéal — et elle a, depuis deux siècles, mené à l'universalisme, à la recherche et à la réalisation d'idéaux universels. Cet universalisme fut parfois fécond mais il a engendré des conséquences néfastes dont certaines furent terribles pour l'humanité ; du système politique absolu ou commun à la chaise type en passant par l'idée d'une race parfaite et pure au bâtiment idéal, du style blanc et international à la pensée unique, toutes les dictatures du siècle furent "idéales" en quête du bonheur de l'homme qu'il le veuille ou non ; au nom de l'harmonie on croyait tendre vers l'universalité par la reproduction d'une unité idéale, pensée, système ou objet. Mais la vie, impossible à réduire à des modèles aussi transcendants et surhumains, a entraîné leur échec.

Si au fond de la pensée et de l'action peut subsister la tension vers l'universalité, c'est que la force pertinente du principe de réalité a détruit les liens soumettant l'universalité à l'unité.

Le soulagement est venu pour moi lorsque j'ai cru apercevoir qu'il y a bien une universalité et qu'elle réside dans l'idiosyncrasie, dans le particularisme, dans la différence, dans le vivant. Héraclite, mais aussi Bouddha, l'avait dit : seul le changement est permanent. Einstein, Thom, Feigenbaum, Mandelbrot, Jacquard et les autres le perpétuaient.

Il allait de soi que rejeter l'utopie allait autoriser l'accès au lieu puisque *u-topos* signifie la suppression du *topos* ; de même que l'affaiblissement de la

volonté d'unité allait ouvrir à la pluralité. C'est dans ce contexte théorique que les localités, les temporalités, les identités, les territoires, les particularités, les spatialités, les quotidiennetés deviennent des principes actifs nourris au sein de la vie.

Vous saisissez donc pourquoi, chaque lieu dans sa particularité renvoie à l'universel, de même que chaque être et chaque culture. Plus nous nous inscrivons dans la particularité d'un lieu et dans sa propre particularité, plus nous touchons à l'universel. Le cinéma nous l'apprenait depuis bien longtemps. Plus Bergman est scandinave, plus Allen est new-yorkais, plus Rohmer est français, plus il nous touche tous.

Dès lors, je pouvais commencer. Commencer à enseigner en regardant chaque étudiant comme une aventure unique. Commencer à théoriser en pensant les particularités : penser la différence entre architecture et bâtiment, entre architecture et métier de l'architecture, entre art et architecture, entre science et architecture, etc.

Commencer à produire en pensant les données chaque fois différentes, en induisant des réponses chaque fois différentes, en cherchant la culture vivante, en la faisant vibrer à l'intérieur de la sphère humaine qui fait universalité.

Commencer à la fois avec un hôtel industriel au bord du périphérique parisien et avec une mairie-médiathèque dans un bourg.

Vous m'aviez appris, Frampton l'avait souligné, Husserl l'avait ouvert, Ricoeur l'avait mis en perspective, le Michel Serres des débuts commençait à le conter, Ponge le chantait depuis belle lurette, ... il n'y a pas de petites demandes,... seule la réponse peut être petite. il n'y a pas de petites demandes d'architecture,... seule le projet peut être superficiel.

Mais surtout ce que j'avais appris était qu'il existait une voie vivante, moderne, en train d'à-venir, et que cette voie réside dans l'altérité.

Cette altérité — ouverte là — m'a permis de valoriser toutes les échelles de l'établissement humain, vers l'autre territoire, vers l'autre société, vers l'autre temps, vers l'autre espace que ceux promus par la pensée dominante, disons métropolitaine.

Il n'y avait plus seulement que la métropole, métropole qui reste un souci majeur, la métropole et les grands axes. Il y avait bien le territoire, dans sa réalité, rurale aussi.

C'est donc avec gourmandise que j'ai accepté de travailler dans les bourgs. En plus, j'y étais seul. Tous mes amis et camarades faisaient les antichambres des mêmes ministères, des mêmes maîtres d'ouvrages réputés. Et j'ai trouvé mon Monte Carasso, si j'ose dire. C'est en Bretagne, à Plourin-Lès-Morlaix. J'étais alors tellement seul que certain critique considère qu'on a ouvert le chantier des bourgs à PLM, qu'il y a là l'origine de la rencontre en France de la modernité architecturale et de la ruralité. Pour ma part, je ne faisais que suivre votre exemple et d'appliquer ce que New-York m'avait appris... Depuis dix années, j'y travaille : mairie, médiathèque, place, jardins, petit équipement urbains, bancs, parvis, rues, ruelles, poste, abri pour cérémonies civiles, logements pour étudiants, développements urbains, columbarium, treize nouveaux lieux sont en cours d'ajustement.

Mais en France, il est moins simple qu'en Suisse, en Italie ou en Espagne par exemple de se montrer aussi intéressé par la culture régionale ou locale.

\*

\*       \*

L'histoire de la France est construite autour du centralisme, au point que la politique déléguant aux Régions des charges de l'Etat s'appelle la décentralisation et non pas la régionalisation. Par un contraste commode, le centre évoque la modernité et le progrès, les régions la tradition et le rétrograde, même si aujourd'hui la modernité des régions s'avère tant du point de vue économique que culturel. Pourtant parlez encore de régionalisme en France et vous voilà suspect; notamment de sympathie pour l'extrême droite.

Un charme très ambigu du régionalisme réside dans l'idée de résistance — glorifiée en France : résister au totalitarisme de la civilisation universelle (le bistrot contre Mac Do), résister au centralisme au profit des particularismes (la Corse contre le continent), résister à une certaine abstraction pour réintroduire l'expérience quotidienne (la terre contre le TGV).

Il est vrai qu'en France la frontière est souvent imperceptible entre le refus légitime des excès modernistes et le déni du progrès. D'autant plus vague aujourd'hui que l'enjeu majeur de l'humanité est environnemental et qu'il lie à la terre nos objectifs de progrès.

A ce point, l'architecture moderne est utile. Les architectes modernes ont établi — malgré leurs fondements théoriques annoncés — que la tradition pérennise la nouveauté, au point qu'il est utile de reconnaître la diversité des traditions pour comprendre la multiplicité des stratégies de la modernité.

Essayez donc en France de faire comprendre aux néo-modernes et aux néo-corbuséens qu'en architecture non seulement il y a une lignée moderne du régionalisme, mais que plus encore le modernisme et le régionalisme apparaissent ensemble, par la volonté commune de sortir l'architecture de sa gangue maniériste, symboliste, éclectique.

L'intérêt des premiers modernes pour la tradition visait à définir les éléments essentiels du langage de l'architecture. Le Corbusier dans *Entretien...* explique-t-il aux étudiants l'importance du folklore. Dans *Sur les 4 routes* il désigne la rue arrière de Bogota comme l'exemple d'une esthétique moderne sud-américaine, et dans ses *Carnets de Voyages*, la maison bretonne comme l'archétype de la maison.

Les modernes français ont oublié que Siegfried Giedion dès 1940 en introduction à *Espace, Temps, Architecture* parle d'un Nouveau Régionalisme. Il y expose le développement régional de l'architecture universelle. Il pose comme universel : la conception de l'espace-temps, la tension entre les volumes et l'interpénétration de l'intérieur et de l'extérieur. Et comme régional : le souci du climat et l'adaptation aux données sociales.

Tange, Coderch, Utzon, Niemeyer, Neutra et les français Bossu, Candilis, Bodiensky en Afrique du Nord, etc. allaient l'illustrer.

Quand Frampton articule le Régionalisme Critique sur "Six points pour une architecture de résistance", les français n'entendent que régionalisme et résistance, et ignorent le sens de l'adjectif "critical". La topographie, le contexte, le climat, la lumière, la tectonique et le tactile peuvent "s'interposer entre l'impact de la civilisation universelle et les éléments qui dérivent directement des particularités d'un lieu donné". Vous, avec Murcutt, Siza, Piano, Rewal, Fehn, Ando, Predock, Bohigas, etc. en rendez toujours compte.

On voit bien que ce retour à la réalité, de l'histoire, des lieux, de la matière, des pratiques sociales, des climats, etc allaient rejeter l'utopie moderniste, et que l'affaiblissement de la volonté d'unité allait ouvrir à la pluralité. C'est ainsi que les localités, les temporalités, les identités, les territoires, les particularités, les spatialités, les quotidiennetés deviennent des principes actifs de la culture et donc, par conséquent, du projet architectural et urbain, principes nourris au sein de la vie. Avec les apports de la phénoménologie, notamment d'Husserl, les Giedion, Frampton et Norbert-Schultz réintroduisent ensemble l'expérience pour compléter l'abstraction scientifique, le monde de la sensibilité pour l'adjoindre à celui de la technique.

En France, la question du lieu passe mieux. Et Christian Norbert-Schultz rassemble plus que Frampton. Pourtant il ne fait que suivre la voie de son maître Giedion et montrer comment ces éléments fondamentaux de l'architecture moderne s'expriment dans le lieu, dans cet aspect du monde où se juge l'architecture contemporaine.

Bien que les régionalistes "nouveaux" ou "critiques" aient appris à réutiliser les archétypes et à dialoguer avec la convention et le style, ils sont face à une tâche historique : investir les lieux, ces territoires oubliés par les premiers modernes ou détruits par le modernisme bas-de-gamme.

Pour cela — et en suivant le chemin que vous avez ouvert — il leur faut dépasser le formalisme qui consiste à réutiliser les formes typiques et les matériaux locaux, et à s'interroger sur la capacité du régionalisme à répondre aux nouveaux enjeux de la ville et du paysage, notamment de la métropole.

L'histoire du modernisme commençait par le projet universel des Lumières. Il se prolonge dans une profusion de projets, tels ces expressions de la modernité *in situ*. Les régionalismes "nouveaux" ou "critiques" accompagnent ce déplacement de la modernité de l'universel au particulier.

Ce changement annoncé par Paul Ricœur dès les années 50 se manifeste en tous points du monde, traduit la récente prise de conscience de la fragilité de la nature et de la culture et témoigne finalement de la condition de l'homme contemporain.

Et me semble-t-il dépasse la question du territoire en l'englobant.

\*

\* \*

Pour ma part et pour tenter d'apporter ma pierre à l'édifice moderne, j'avais entamé une suite d'articles intitulé "*Le Chemin de Venise*" publié dans *Techniques & Architectures* pour aider ceux que je voyais pris dans un académisme <sup>1</sup>. Le premier expliquait la situation historique des néo-corbuséens et s'achevait sur une piste : la prise en compte du temps en tant que durée d'où le titre le Chemin de Venise il s'agissait d'une référence à l'hôpital de Venise de Corbu ; le second expliquait la conception du temps pris en compte dans la théorie moderniste ; le troisième était un lexique de tous les mots issus de moderne depuis 1342.

Puis, j'ai baissé les bras, j'avais l'impression de perdre mon temps, et surtout de laisser passer des enjeux plus importants : c'est-à-dire penser et réaliser l'établissement humain à l'aune de l'environnement, c'est-à-dire repenser l'architecture à partir de l'autre, des quatre figures de l'autre c'est-à-dire : soi, l'autre, le grand autre et la terre.



Soi qui est un autre en tant que nous portons une part d'humanité, l'autre en tant tu es là, le grand autre en tant que communauté de hommes et la Terre, ce nouvel autre, dont nous dépendons tant.

L'altérité acceptée accepte à son tour la venue du temps et de ses enjeux.

C'est dans ce positionnement éthique (mon projet n'est pas esthétique), dans ce service rendu à l'autre au travers de la réponse à la demande d'architecture que la question du temps acquiert, me semble-t-il, toute sa grandeur.

Tout ce travail a été accompagné d'une critique systématique de la tradition de la forme, d'une recherche de la perte des contours, d'un souci de la figure plutôt que de la forme, de l'archétype plutôt que du type, d'une mise à mal du style au profit de l'expression architecturale, d'un rejet de la composition, d'un épuisement du projet par la recherche du sens, etc.

Mais surtout, au fond, par attachement à la vie, à l'En Vie, d'une passion pour le temps qui passe et pour le temps qui est au creux des vides ouverts par l'architecture.

---

1 \_

- *Le chemin de Venise (1). De l'héritage corbuséen en France*  
in TECHNIQUES ET ARCHITECTURE, n° 417, Paris, janvier 1995  
Une analyse du travail de légitimation de l'oeuvre corbuséenne opéré par les néo-corbuséens français
  
- *Le chemin de Venise (2). La théorie architecturale et la question du temps*  
in TECHNIQUES ET ARCHITECTURE, n° 424, Paris, février/mars 1996  
La question du temps dans l'oeuvre architecturale et urbaine
  
- *Le chemin de Venise (3). La modernité, du temps de celui qui parle*  
in TECHNIQUES ET ARCHITECTURE, n° 431, Paris, avril-mai 1997  
A propos du sens du mot "moderne" et de ses dérivés